

EZIO ORNATO

CICÉRON ET LES HUMANISTES FRANÇAIS DE LA PREMIÈRE GÉNÉRATION

Les lettres, dit-on, ne font pas bon ménage avec les armes. Cette constatation est assurément des plus banales, mais même les règles gravées au coin du bon sens admettent des exceptions. L'une de ces exceptions, précisément, nous permet d'assister à la naissance de l'humanisme français. Bien sûr, nous savons combien il est naïf de croire que les phénomènes culturels ont un début et une fin; il existe toujours, cependant, des événements assez représentatifs pour être pris comme symbole d'une naissance : c'est à la fois commode et satisfaisant, aussi pourquoi s'en priver?

Donc, le 12 novembre 1384 le jeune secrétaire de l'évêque de Beauvais séjourne – bien malgré lui, il faut le reconnaître – dans la ville d'Arezzo où son maître avait suivi les troupes d'Enguerrand de Coucy envoyées au secours de Louis I^{er} d'Anjou. Or les troupes françaises – qui avaient occupé et dévasté la ville le mois précédent – s'y sont trouvées prises au piège par les Florentins – qui, comme il se doit dans la plus pure tradition de la guerre médiévale, ont assiégé et affamé la ville – et viennent d'en sortir moyennant monnaie sonnante et trébuchante. C'est – on s'en doute – une situation que personne n'hésiterait à juger très inconfortable, mais dont notre personnage semble s'accommoder fort bien. Le dieu Mars et ses sinistres clameurs n'ont guère le pouvoir de l'émouvoir, tant il est épris de la déesse Minerve. Ballotté par les péripéties de la guerre, ce jeune secrétaire ne songe, en effet, qu'à s'adonner à l'art épistolaire et, ce qui est pire, à correspondre avec l'ennemi auquel il souhaite sans honte *prosperos ad vota successus*. Pardonnons-lui, cependant; s'il correspond avec l'ennemi, ce n'est pas pour trahir son propre camp (il savait, en tout cas ce qu'avait d'instable et provisoire, dans l'Italie communale et seigneuriale de la fin du XIV^e siècle, la notion d'«ennemi»), ni pour adoucir éventuellement son propre sort, mais pour donner forme à un rêve qui le hante depuis un certain temps; et s'il s'incline aujourd'hui en exaltant la toute-puissance de son correspondant, c'est au fond pour en apprendre le secret et retourner un jour ses armes contre lui.

Ce dont rêvait Jean de Montreuil, le futur secrétaire de Charles VI (car c'est bien de lui qu'il s'agit), c'était simplement de devenir un bon

orateur(1). De ce point de vue, il se voyait gratifié d'un privilège exceptionnel et c'est pourquoi, au fond, il ne pouvait qu'être heureux de souffrir dans Arezzo pillé et dévasté. A quelques dizaines de kilomètres de là, la ville de Florence abritait en effet le meilleur orateur d'Italie, et donc du monde – Coluccio Salutati – et c'est bien à lui que Montreuil s'adresse avec insistance à plusieurs reprises, en profitant sans vergogne de ce que le courrier, en Italie, était beaucoup plus rapide au Moyen Âge qu'aujourd'hui. Ce qu'il désire ardemment, c'est de recevoir quelques opuscules du chancelier, afin que «la rosée de sa rhétorique, cette rhétorique qui le rend capable de dompter les tempêtes, d'escalader les montagnes célestes

(1) Jean Charlin, prévôt du chapitre de Saint-Pierre de Lille, né en 1353 à Monthureux-le-Sec – village français en terre de Lorraine qui lui fournit d'abord le toponyme réel «de Monsterio Sicco», puis le toponyme fictif «de Monsterolio» (cf. G. Ouy, *Jean de Montreuil* (alias de *Monthureux-le-Sec*), *Pétrarque et Salutati*, in *Mélanges à la mémoire de F. Simone. France et Italie dans la culture européenne*, 2 vol., Genève 1980, I, 47-55 et (*Appendix*) 591-593) – mourut à Paris en juin 1418, lors des massacres perpétrés par la faction bourguignonne qui venait de s'emparer de la ville. Sur ce personnage – dont toute la carrière s'est déroulée au sein des chancelleries royale et princières – ainsi que sur l'entourage des humanistes parisiens, cf. A. Thomas, *De Joannis de Monsterolio vita et operibus*, Paris 1883; A. Coville, *Gontier et Pierre Col et l'Humanisme en France au temps de Charles VI*, Paris 1935; A. Combes, *Jean de Montreuil et le chancelier Gerson. Contribution à l'histoire des rapports de l'Humanisme et de la Théologie en France au début du XV^e siècle*, Paris 1942; E. Ornato, *Jean Muret et ses amis Nicolas de Clamanges et Jean de Montreuil. Contribution à l'étude des rapports entre les humanistes de Paris et ceux d'Avignon*, Genève-Paris 1969; D. Cecchetti, *Il primo Umanesimo francese*, Torino 1987. Son œuvre, quantitativement importante, mais finalement assez peu diffusée, a été intégralement éditée : cf. Jean de Montreuil, *Opera*, I, *Epistolario*, edizione critica a cura di E. Ornato, Torino 1963; II, *L'œuvre historique et polémique*, édition critique par N. Grévy, E. Ornato, G. Ouy, Torino 1975; III, *Textes divers, appendices et tables*, édition critique par N. Grévy-Pons, E. Ornato, G. Ouy, Paris 1981; IV, *Monsteroliana*, par N. Grévy-Pons, E. Ornato, G. Ouy, Paris 1986. Pour des aspects plus particuliers de son activité intellectuelle, cf. E. Ornato, *Per la fortuna del Boccaccio in Francia : una lettera inedita di Jean de Montreuil*, «Studi francesi» 4, 1960, fasc. 11, 260-267; id., *La prima fortuna del Petrarca in Francia*, I. *Le lecture petrarchesche di Jean de Montreuil*, «Studi francesi» 5, 1961, fasc. 14, 201-217; II, *Il contributo del Petrarca alla formazione culturale di Jean de Montreuil*, «Studi francesi» 5, 1961, fasc. 15, 401-414; E. Hicks, E. Ornato, *Jean de Montreuil et le débat sur le Roman de la Rose*, «Romania» 98, 1977, 34-64 et 186-219; D. Cecchetti, *Temi umanistici nell'opera di Jean de Montreuil*, «Le Moyen Français» 8-9, 1981, 37-110; N. Grévy-Pons, *Propagande et sentiment national pendant le règne de Charles VI : l'exemple de Jean de Montreuil*, «Francia» 8, 1980, 127-145; N. Pons, *La présence de Coluccio Salutati dans le recueil épistolaire de Jean de Montreuil*, «Franco-Italica» 1, 1992, 9-24; G. Ouy, *Jean de Montreuil et l'introduction de l'écriture humanistique en France au début du XV^e siècle*, in *Litterae textuales. Essays presented to G.I. Lieftinck*, 4 vol., Amsterdam 1972 et 1976, IV, *Miniatures, Scripts, Collections*, 55-61. Pour l'épisode rapporté ici, cf. G. Billanovich, G. Ouy, *La première correspondance échangée entre Jean de Montreuil et Coluccio Salutati*, «Italia medioevale e umanistica» 7, 1964 : G. Billanovich, *La prima lettera del Salutati a Giovanni di Montreuil*, 337-350; G. Ouy, *La réponse de Jean de Montreuil au chancelier de Florence*, 351-374; G. Ouy, *Le recueil épistolaire autographe de Pierre d'Ailly et les notes d'Italie de Jean de Montreuil*, Amsterdam 1966.

et d'inverser la direction des vents, vienne irriguer la terre desséchée de ce pauvre novice» (2).

Qu'on n'ironise pas sur les prétentions du jeune Montreuil, ni sur son langage ampoulé, très éloigné de la sobriété du latin classique et digne précurseur, pour tout dire, d'une certaine poésie baroque. Montreuil n'est pas un ignorant maladroit, simplement il applique à merveille les règles d'expression qu'on lui avait apprises; et pour ce qui est de ses prétentions, *fortuna audaces iuvat* : Salutati n'était pas homme à se laisser facilement influencer par un «blanc bec» ... et pourtant Montreuil obtient satisfaction sur le champ (3). Est-ce que l'enthousiasme du néophyte est parvenu à ébranler le sentiment de supériorité du vieux routier de la rhétorique; est-ce que l'attitude quelque peu désinvolte de cet inconnu a eu le pouvoir de le désarçonner; est-ce que Salutati a rapidement calculé combien aurait pu lui être politiquement précieux l'appui d'un personnage bien introduit auprès des chefs du corps expéditionnaire français; ou bien, plus vraisemblablement encore, faut-il admettre que la flatterie soit parfois plus efficace que l'éloquence? Nul ne saura jamais.

Quoi qu'il en soit, nous avons là, à l'état embryonnaire, une bonne représentation de ce que seront plus tard les traits saillants de l'humanisme français par rapport au substrat culturel qui l'a précédé : l'idéal d'éloquence est placé au premier rang – et c'est normal, puisqu'il s'agit, précisément, de l'appliquer dans la vie professionnelle quotidienne – et doit être poursuivi en puisant directement aux meilleurs modèles : c'est pour cette raison que Montreuil frappe avec tant d'ardeur à la porte de Salutati et qu'il s'efforce, profitant de son voyage forcé au-delà des Alpes, de rassembler la plus grande quantité possible de textes émanant des chancelleries italiennes.

Cependant, la lettre à Salutati ne donne qu'un aperçu partiel de l'attitude du jeune secrétaire français à l'égard de l'Italie, et donc des fondements de l'humanisme français. Au moment même où la lettre de Montreuil était acheminée vers Florence, une autre partait pour Paris, adressée

(2) *Igitur, felicissime magister, de rore illo tue rethorice, tibi proculdubio a supremo cardine lapso, hanc terram dira siccitate collisam, que sic iacens fructum arida non producit, tuis elegantissimis epistolis placeat irrigare* (Ep. 229, lignes 14-19; *Opera*, III, 25).

(3) C'est lui-même qui nous l'apprend, lorsque, en 1395, il s'adresse une nouvelle fois au chancelier de Florence pour qu'il lui envoie quelques-unes de ses œuvres. On notera que Montreuil reprend à ce moment la métaphore de la sécheresse qu'il avait utilisée dix ans auparavant : «*Cupio siquidem tuis actibus et scripturis muniri et imbui... pro qua re impetranda oneravit se presens accessor, cuius interventu... dignetur amicitia tua clara hunc famelicum et sitibundum scriptionibus suis... satiare, immo et aridam ac exanguem penitus et exilem siccitatem meam, ex disertie tue amne fecundissimo et uberrimo irrorare*» (Ep. 107, lignes 12-20; *Opera*, I, 160). Il n'est pas exclu que l'emploi du terme *siccitatem* cache un jeu de mot avec le village natal de Montreuil, Monthureux-le-Sec.

à un ami qui nous demeure inconnu. Et là, Montreuil se plaint amèrement de côtoyer les dragons et les scorpions. Ne se trouve-t-il pas dans le pays où le Christ est venu se faire crucifier une deuxième fois; d'où même Homère, s'il se présentait les mains vides, serait impitoyablement rejeté avec son cortège de Muses? Et voilà qu'il déplore de ne pouvoir s'arracher de la gueule de Cerbère, des dents du taureau de Phalaris, des griffes de Sémiramis... de ne pouvoir s'envoler au loin comme il le ferait assurément s'il pouvait disposer du pégase de Persée, des dauphins de Téthys, des ailes de Dédale. Loin certes, mais où? La réponse est évidente : dans la ville qui est «paradis de volupté, jardin des délices, école de vertu, réconfort des cœurs et repos des esprits»; bref, l'*urbs urbium*, qui n'est pas Rome mais Paris (4).

Nous serions tentés de ne voir dans tout cela que l'expression d'un sentiment de déracinement et d'un mouvement de nostalgie vers la mère patrie, bien compréhensible, après tout, chez un jeune homme de trente ans éprouvé par un long siège. Seulement voilà : l'éloge de Paris est agrémenté d'une longue citation tirée de l'*Architrenius* de Jean de Hauville (5). Or, il s'agit de la citation même qu'avait utilisée Jean de Hesdin dans son invective contre Pétrarque lequel, à son tour, n'avait pas manqué de flétrir aussi bien Jean de Hauville que son œuvre et son éloge de Paris (6). Quant à l'allusion à Jésus-Christ qui, rencontrant Saint-Pierre fuyant la persécution, à la célèbre question *Quo vadis Domine?* répond *Venio Romam iterum crucifigi* n'est-elle pas le *leitmotiv* – détourné à dessein de son contexte primitif – du discours qu'Ansel Choquart avait prononcé devant Urbain V pour le dissuader de ramener le siège de la papauté d'Avignon à Rome (7)?

Ainsi, le même jour, l'humanisme français dans son état naissant, nous fait connaître à la fois ses aspirations et sa contradiction profonde. La contradiction, la voici : la *translatio studii* au profit de Paris n'a pas été une *translatio eloquentie*, et cette circonstance fait que les nouveaux ferments culturels français sont tributaires de la culture italienne; de toute

(4) *Ep.* 230; *Opera*, III, 27-28.

(5) II, 484-490.

(6) Cf. *Invectiva contra Fr. Petrarcham et Fr. Petrarchae contra cuiusdam Galli calumnias*, éd. E. Cocchia, «Atti della reale Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli» 7, 1920, 93-202 : *Magistri Iohannis de Hisdinio contra Franciscum Petrarcham epistola*, XI et *Francisci Petrarchae V. C. contra cuiusdam anonymi Galli calumnias ad Ugotionem de Thienis apologia*, XIX.

(7) Cf. *Propositio notabilis facta coram papa Urbano V*, in C. E. Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*, IV, Paris 1668, 398, 401 et 403. C'est à ce discours que Pétrarque répondit par une célèbre épître (*Sen.* IX, 1) où il proclamait qu'il ne fallait pas chercher des orateurs et des poètes en dehors de l'Italie et qui fut à l'origine de la polémique avec Jean de Hesdin.

l'Europe on afflue à l'Université de Paris pour apprendre les arts libéraux et surtout la théologie; mais à quoi cela sert-il lorsqu'on voit Pétrarque briller de toute son éclat devant la cour de Charles V; lorsqu'on le voit l'emporter en Avignon face aux théologiens venus de la capitale; lorsqu'il n'y a personne, dans les chancelleries françaises, qui fasse le poids face à Coluccio? Si l'on souhaite, non pas *étudier la rhétorique*, mais *pratiquer l'éloquence*, ce n'est pas à Paris, mais à Florence qu'il faut se déplacer. Bref, les Français ont politiquement raison, mais ils ont «rhétoriquement» tort. Toute la première génération de l'humanisme français sera profondément marquée par cette contradiction, dans un processus d'attraction-répulsion à l'égard de la culture italienne qui ne sera jamais vraiment résolu et qui, dix ans plus tard, enflammera à nouveau les Français en se cristallisant autour de l'affirmation sans appel de Pétrarque : *Extra Italiam poetae et oratores non quaerantur*(8).

Dix ans plus tard, précisément; et cela nous amène tout droit à Cicéron. On ne doit pas s'étonner de ce que le père de l'éloquence romaine ait été singulièrement absent, dans Arezzo ravagé par la guerre, sous la plume de Jean de Montreuil. Si l'on retrouve l'Écriture sainte, Virgile, Ovide, voire Jean de Hauville, c'est parce qu'il s'agit là de réminiscences de la piété quotidienne ou des lectures de l'adolescence. Mais à l'école, du moins en France, on ne lisait guère Cicéron, en dehors de la *Rhetorica vetus et nova*, à savoir le *De inventione* et l'apocryphe et omniprésent *Rhetorica ad Herennium*. Cette affirmation vaut, du reste, pour les auteurs classiques en général. Les catalogues des bibliothèques du Bas Moyen Âge en font foi : les manuscrits des classiques — dont les plus anciens feront l'objet, un siècle plus tard, de la vénération et de la convoitise des savants, si bien qu'ils seront, de ce fait, systématiquement volés — étaient pour la plupart ignorés et délaissés; quant à ceux que lisaient les *grammatici* et les *artistes*, c'était des volumes commentés à usage scolaire, de très faible valeur, qui périront en masse au moment de l'introduction de l'imprimerie(9).

(8) *Sen.* IX, 1. Cf. la note précédente. Sur la polémique «posthume» avec Pétrarque et, en général, sur la dialectique des rapports culturels franco-italiens, voir D. Cecchetti, *Pétrarca, Pietramala e Clamanges. Storia di una «querelle» inventata*, Paris 1982; E. Ornato, *Jean Muret*, op. cit., 15-33; G. Ouy, *La dialectique des rapports intellectuels franco-italiens et l'humanisme en France aux XIV^e et XV^e siècles*, in *Rapporti culturali ed economici fra Italia e Francia nei secoli dal XIV al XVI (Atti del Colloquio Italo-Francese, Roma, febbraio 1978)*, Roma 1979, 137-155.

(9) Dans la bibliothèque de la Sorbonne, la confrontation entre le taux de survie des manuscrits et la prise dont ils ont fait l'objet au moment de leur entrée montre que la presque totalité des manuscrits de peu de valeur ont disparu. Dans les sections consacrées à la grammaire et à la poésie — où se trouvaient la plupart des textes classiques — le taux de perte avoisine 100% (cf. C. Bozzolo, E. Ornato, *Pour une histoire du livre manuscrit au Moyen-Âge. Trois essais de codicologie quantitative*, Paris 1983², 77-79 et 373-375.

Cicéron est présent, en revanche, dans la lettre que Montreuil reçut en 1384 de Salutati, mais la citation étant anonyme, le futur secrétaire de Charles VI ne pouvait pas s'en apercevoir. Pourtant, cette citation – il s'agit d'une formule de congé qu'il était profitable de s'approprier pour «faire nouveau»(10) – n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd, car nous la retrouvons ponctuellement, au début de 1395, dans l'une des premières lettres de sa correspondance. Comme cette fois elle est correctement attribuée à Cicéron, on pourrait penser que Montreuil a «doublé», en quelque sorte, son maître, en allant puiser directement dans la source que celui-ci lui avait cachée. Or cette source n'est autre que les épîtres à Atticus que Coluccio était quasiment le seul – après Pétrarque bien sûr – à utiliser, sinon à posséder, avant la fin du XIV^e siècle. La réalité était cependant bien plus modeste, et ce tant du côté de Salutati que de celui de Montreuil. Le premier citait les épîtres à Atticus d'après des extraits qu'il n'avait plus en sa possession, le deuxième citait ce texte par l'intermédiaire de Salutati sans savoir, en fait, de quoi il s'agissait. Ainsi, Cicéron en tant que maître incontesté de l'éloquence latine, ne pouvait être – et de très bonne heure – que la référence obligée de la coquetterie humaniste.

Lorsqu'au début de 1395 Jean de Montreuil, depuis quelques années secrétaire de la chancellerie de Louis d'Orléans, puis du roi, revient d'une mission en Ecosse et en Italie, ce que l'on pourrait appeler son «capital cicéronien» est nul, même si – comme nous venons de le voir – il se pare, sans l'avouer, de citations empruntées. En fait – et c'est une préoccupation majeure pour lui – il ne possède que très peu de livres(11). Cependant, un changement fondamental vient de se produire dans sa vie : grâce à l'octroi par le pape de la prévôté du chapitre de Lille, le secrétaire de la chancellerie royale est devenu un homme aisé. C'était là la condition *sine qua non* pour qu'il puisse songer à se procurer des manuscrits. Il est difficile, aujourd'hui, de se faire une idée concrète des sommes à mettre en œuvre pour s'équiper d'une bibliothèque au Moyen Âge; au prix moyen de cinq livres tournois par volume, l'investissement nécessaire était très considérable. Or, Montreuil, en un laps de temps relativement court, parviendra à se constituer une des bibliothèques privées les plus riches, sur le plan quantitatif, du royaume de France. Cicéron est sans conteste l'une des premières cibles de cette opération d'envergure, notamment pour ce qui est des discours et de la correspondance.

(10) Cic. Att. 1, 5, 8 : *Cura ut valeas et nos ames, et tibi persuadeas te a me fraterne amari*. Pour cet épisode, cf. E. Ornato, *Les humanistes français et la redécouverte des classiques*, in *Préludes à la Renaissance. Aspects de la vie intellectuelle en France au XV^e siècle*, éd. C. Bozzolo et E. Ornato. Paris 1992, 1-45 : 6-8.

(11) Cf. Ep. 150 (*Opera*, I, 216-217).

Dans sa quête de l'œuvre cicéronienne, le prévôt de Lille s'adresse d'abord en France, mais vainement, puis à Florence, auprès d'un membre influent du gouvernement de la ville, ami de Salutati. Son ambition n'est pas mince : il vient d'obtenir communication du *Pro Ligario*, mais puisqu'en France les manuscrits de Cicéron sont rares, alors que, semble-t-il, ils sont abondants en Italie, il n'hésite pas à demander toutes les discours et les épîtres connus, quel qu'en soit le prix ; seul le sens des convenances – dit-il – l'empêche d'en faire autant pour le *De republica*, le *De oratore*, les *Partitiones oratoriae*, les *Verrines*, les *Philippiques* et les *Tusculanes* (12). Comme on le voit, Montreuil s'avance un peu au hasard – ainsi, il ne semble pas être au courant du fait que le *De republica* est introuvable – mais son programme n'est pas incohérent et sera scrupuleusement respecté par la suite.

Malheureusement, il y a un problème : Montreuil ne frappe pas toujours à la bonne porte. Pour les discours, en particulier, c'est plutôt en Italie du Nord qu'il faudrait s'adresser ; quant aux épîtres, elles se trouvent, du moins en partie, comme nous allons le voir, à côté de chez lui ; c'était, du reste, déjà le cas pour le *Pro Ligario* qu'il avait fait venir de Florence (13). Seulement, tout cela, il ne le sait pas encore. Comment pourrait-il le savoir, d'ailleurs ? Depuis plus de deux siècles, les ouvrages classiques demeurés étrangers au *cursus* scolaire ne sont plus copiés en terre de France et depuis un bon siècle le prévôt de Lille est le premier à s'inquiéter de leur survie. Ce n'est pas un mince paradoxe que de chercher en Italie ce dont la France, en fait, est bien davantage pourvue grâce à la Renaissance carolingienne et à l'essor du XII^e siècle, mais le raisonnement implicite de Montreuil s'explique aisément : si l'Italie doit être à juste titre considérée comme la patrie de l'éloquence moderne, il faut bien que les Italiens aient appris l'éloquence quelque part ; où donc, sinon dans les textes de l'Antiquité ?

Jean de Montreuil connaissait les écrits de Pétrarque, et il les utilise souvent (14) : le plus ancien manuscrit français d'œuvres de Pétrarque est calligraphié de sa main (15) et ses œuvres figurent en bonne place parmi les volumes qu'il souhaite se procurer en priorité. Toutefois, à la différence de Salutati – qui dès la mort du poète s'était promptement et assidûment informé sur le sort des manuscrits que celui-ci avait laissés – il

(12) Cf. *Ep.* 108 (*Opera*, I, 162). Cette lettre date du premier semestre 1395, sans doute de janvier-février. Son destinataire est vraisemblablement Filippo Corsini.

(13) *Ibid.*, lignes 1-4.

(14) Cf. E. Ornato, *La prima fortuna del Petrarca*, op. cit.

(15) Cf. G. Ouy, *Jean de Montreuil* (alias de *Monthureux-le-Sec*), op. cit.

ignorait sans doute la dette immense que l'humanisme naissant avait contractée à l'égard de Pétrarque en tant que collectionneur de livres, et d'ouvrages cicéroniens en particulier. Paradoxalement, il saura profiter de cet héritage avant ses amis florentins, mais sans doute ne connaissait-il pas l'identité du légataire.

Pourquoi cette avance par rapport à un Salutati qui, pourtant, était à l'affût de toutes les «nouveauautés»? Parce que les péripéties de la politique et de la guerre possèdent la propriété d'ouvrir certaines routes et d'en barer d'autres. Pour cette raison, à la fin du XIV^e siècle, il était bien plus facile de faire voyager des manuscrits entre Milan et Paris, voire entre Florence et Paris, qu'entre Milan et Florence : d'un côté, Milanais et Florentins étaient en état d'hostilité permanente, de l'autre, le mariage de Louis d'Orléans avec Valentina Visconti avait fait du parcours Milan-Paris une véritable «autoroute de l'information».

La chancellerie du duc de Milan constituait à l'époque, avec la chancellerie pontificale avignonnaise, l'un des premiers foyers connus de l'humanisme au berceau. On peut citer les noms de Pasquino de' Capelli, Antonio Loschi, Astolfino Marinoni et, bien sûr, Andreolo Arese (16). Par ailleurs, l'un des membres de ce cercle – Ambrogio Migli – avait quitté Milan – peut-être grâce à l'appui de Jean de Montreuil – pour entrer directement au service du duc d'Orléans (17). Montreuil connaissait Arese – qui faisait fréquemment la navette entre Milan et Paris – et c'est par son intermédiaire qu'il entre en relation avec Loschi vers 1396-97 (18). Or Antonio Loschi venait de rédiger un commentaire de douze discours de Cicéron qui représente une étape importante, tant pour la constitution des discours en recueil que pour leur diffusion (19). Ces discours ne surgissaient pas tout à coup du néant : ils avaient patiemment été rassemblés par Pétrarque au fil des années et plus tard avaient sans doute abouti, comme tant d'autres manuscrits de sa bibliothèque, dans le château de Pavie, à la portée directe des humanistes milanais (20).

(16) Le milieu des premiers humanistes milanais – dont le rôle n'a pas été moins important que celui de leurs homologues florentins – n'a été que très peu étudié jusqu'à présent, et c'est dommage. Le personnage le plus marquant est sans aucun doute Antonio Loschi (cf. n. 18).

(17) Sur ce personnage, cf. G. Ouy, *Humanisme et propagande politique en France au début du XV^e siècle : Ambrogio Migli et les ambitions impériales de Louis d'Orléans*, in *Atti del Convegno «Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance»* (Torino, mars-avril 1971), Torino 1974, 13-42.

(18) *Ep.* 93; *Opera*, I, 131-132.

(19) Sur ce commentaire, cf. C. J. Classen, *Quintilian and the Revival of Learning in Italy*, in *Corona Martiniana. Studia in honorem Iani Martinek Pragensis septuagenarii* («*Humanistica Lovaniensia*» 43, 1994, 77-98; 84-89) qui fournit (n. 29) la liste des principales (et peu nombreuses) contributions consacrées à l'activité littéraire de Loschi.

(20) Pour l'histoire de ce recueil, cf. G. Billanovich, *Petrarca e Cicerone*, in *Miscella-*

Dès 1397 une copie de ce recueil (nous ne pouvons rien dire quant au commentaire) se trouvait à Paris, car Montreuil cite directement le *Pro Archia* qui en faisait partie(21). Mais il y a plus : au même moment, lui et l'un de ses collègues à la chancellerie – Gontier Col – s'adonnaient également aux premières explorations de ce qu'on pourrait appeler le «réservoir monastique». C'est du monastère de Fleury – haut lieu de la culture classique du IX^e au XII^e siècle – qu'émerge en effet un manuscrit qui, outre une bonne partie des épîtres de Pline le Jeune, contenait un recueil de dix discours cicéroniens, dont sept étaient quasiment inconnus, même au-delà des Alpes. Cela se passait aussi vers 1397; les Italiens ne disposeront de ces discours – indépendamment de la tradition française – que dans les toutes premières années du XV^e siècle(22).

Presque vingt ans plus tard, au moment du concile de Constance, les Français seront les protagonistes de la redécouverte de deux nouveaux discours – le *Pro Sesto Roscio* et le *Pro Murena* – trouvés dans un manuscrit très ancien exhumé du monastère de Cluny. C'est très vraisemblablement Jean de Montreuil qui au printemps 1415, après avoir retranscrit en compagnie de son ami Nicolas de Clamanges les deux discours nouveaux, ainsi que la fin du *Pro Cluentio*, apporta le *Vetus Cluniacensis* à Constance d'où Poggio Bracciolini se hâta de l'expédier à Florence(23). Comme on le voit, les Français ont joué un rôle d'avant-garde dans la recherche des discours cicéroniens, du moins jusqu'au moment où Poggio entreprit ses pérégrinations en terre de France et d'Allemagne.

Cette affirmation est également valable pour les *Verrines*, que Jean de Montreuil déplore d'avoir longtemps laissé dormir dans sa bibliothèque(24) et qu'il cite dans sa correspondance dès l'année 1400. Ces *Verrines*, très probablement, ne venaient pas de bien loin : en effet, la bibliothèque du collège de Sorbonne en possédait un manuscrit du XII^e siècle, qui a subi au fil du temps des mutilations successives. Au début du XV^e siècle, avant que le volume ne fût déparé par une ultime amputation, Nico-

nea Giovanni Mercati, 6 vol., Città del Vaticano 1946, IV, 88-106; S. Rizzo, *Apparati ciceroniani e congetture del Petrarca*, «Rivista di filologia e d'istruzione classica» 103, 1975, 5-15; E. Ornato, *La redécouverte des discours de Cicéron en Italie et en France à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle*, in *Acta conventus neo-latini bononiensis (Bologna, 26 août-1^{er} septembre 1979)*, Binghamton-New York 1985, 565-576.

(21) E. Ornato, *La redécouverte des discours de Cicéron*, op. cit., 564-567.

(22) *Ibid.*, 568-569.

(23) On doit cette découverte au philologue anglais A. C. Clark (*The Vetus Cluniacensis of Poggio*, in *Anecdota Oxoniensia*, class. ser., X, 1905). Le rôle des humanistes français a été souligné par R. Sabbadini, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV*, 2 vol., Firenze 1914, II, 78. Pour de plus amples développements sur cette question, cf. E. Ornato, *Les humanistes français*, op. cit., 30-40.

(24) *Ep.* 128 (*Opera*, I, 187). Cette lettre nous apprend par ailleurs que le manuscrit de Montreuil appartenait à la tradition «nordique», sévèrement mutilée.

las de Clamanges en fit une transcription qui, elle aussi, a survécu et permet aujourd'hui aux philologues de reconstituer le texte de la partie manquante (25). Le manuscrit utilisé par Clamanges sommeillait à la Sorbonne depuis quasiment un siècle; il faisait en effet partie du legs du maître en théologie Gérard d'Abbeville, qui l'avait lui-même reçu de Richard de Fournival (26). C'est sans doute dans ce même fonds que Montreuil a pu trouver le modèle – aujourd'hui perdu – de son exemplaire des huit premiers livres des épîtres *ad Familiares*, qu'il cite dès 1397. On ignore s'il est arrivé à s'emparer aussi de la deuxième partie du recueil – dont la tradition manuscrite est différente; notons seulement que vers 1417 apparaît sous sa plume une citation de l'épître *ad Octavianum*; texte qui, en France, était lié aux livres IX-XVI des *Familiares* (27).

Ce panorama ne serait pas complet sans la mention du *De oratore* – que bien entendu Montreuil ne connaissait que dans la tradition des *mutili* – et la totalité de l'œuvre philosophique accessible à la culture médiévale : non seulement la triade déjà assez largement répandue – *De officiis*, *De amicitia* et *De senectute* – mais l'ensemble *Tusculanae disputationes*, *De natura deorum*, *De divinatione*, *De finibus*, *De legibus*, jusqu'à des textes plus rares tels les *Academica priora et posteriora*. Il n'a pas fallu dix ans à Jean de Montreuil pour compléter son impressionnante collection de textes cicéroniens, à laquelle il faudrait bien évidemment ajouter quantité d'autres auteurs de l'Antiquité : toutes ces œuvres sont en effet citées dans la première partie de sa correspondance, achevée vraisemblablement à l'automne 1405 (28).

Dans ce mouvement de réappropriation de la culture antique, le prévôt de Lille n'était pas seul à jouer un rôle actif. L'activité de son ami et ancien condisciple au collège de Navarre – Nicolas de Clamanges – est loin d'avoir été négligeable (29). Nous en avons des preuves concrètes

(25) Paris, BNF lat. 7823.

(26) Sur les manuscrits de Richard de Fournival, cf. R. H. Rouse, *Manuscripts belonging to Richard de Fournival*, «Revue d'Histoire des Textes» 3, 1973, 253-269.

(27) E. Ornato, *Les humanistes français*, op. cit., 27.

(28) Pour un panorama complet de l'activité déployée par Montreuil, cf. E. Ornato, *Les humanistes français*, op. cit., 3-19.

(29) Ce personnage (ca. 1360-1437), après avoir étudié et enseigné au Collège de Navarre, a été secrétaire de l'antipape Benoît XIII de 1397 à 1408; nommé trésorier du Chapitre de Langres, puis chantre de Bayeux, il a passé la plupart de sa vie à l'écart de la vie publique en se consacrant à l'*otium* littéraire et n'est revenu enseigner à Paris que pendant l'occupation anglaise de la capitale. Nicolas de Clamanges n'a pas fait l'objet, jusqu'à présent, d'une véritable monographie : les renseignements systématiques fournis par P. Glorieux, *Notations biographiques sur Nicolas de Clamanges*, in *Mélanges offerts à M. D. Chenu*, Paris 1967, 291-310 sont pratiquement inutilisables, et pour reconstituer la vie de Clamanges, il faut recourir aux travaux qui ont été consacrés aux cercles lettrés parisiens (A. Coville, *Gontier et Pierre Col*, op. cit.; Id., *Recherches sur quelques écrivains du XIV^e et du XV^e siècle*, Paris 1935;

sous la forme de manuscrits, si l'on peut dire, en chair et os(30), qui nous font en revanche défaut pour Montreuil dont la bibliothèque a sans doute été dispersée en 1418, au moment de son assassinat par la faction bourguignonne(31). A côté d'un volume qui contenait le *De divinatione* et les *Academica priora*(32), Clamanges possédait deux manuscrits des discours cicéroniens : le premier nous apprend que, pour les discours que les Français avaient récupérés à partir du manuscrit de Fleury, il avait eu accès à une deuxième branche de la tradition dont le chef de file était un volume qui avait été annoté par Pétrarque. Le deuxième manuscrit, entièrement de sa main, qui contient notamment la première copie connue du *Pro Sesto Roscio* et du *Pro Murena*, constitue la *summa* de tout le travail de découverte, de collation et de mise au point du texte des discours accompli en France au cours de la période 1395-1415(33). Il ne semble pas, néanmoins, que la bibliothèque personnelle de Clamanges ait été aussi riche

E. Ornato, *Jean Muret*, op. cit.). L'édition complète de ses œuvres date du XVII^e siècle (*Nicolai de Clamengii Opera omnia*, éd. J. Lydius, 2 vol., Lugduni Batavorum 1613), et seuls quelques textes marginaux ont fait l'objet de publications récentes : des prières (cf. J. Leclercq, *Les prières inédites de Nicolas de Clamanges*, «Revue d'Ascétique et de Mystique» 23, 1947, 171-183); les poésies latines (cf. A. Coville, *Recherches sur quelques écrivains du XIV^e siècle*, Paris 1935, 245-317). L'édition est très fautive : D. Cecchetti, *Un'egloga inedita di Nicolas de Clamanges*, in *Miscellanea di studi e ricerche sul Quattrocento francese*, Torino 1966, 25-57); un certain nombre d'épîtres (cf. D. Cecchetti, *Petrarca, Pietramala e Clamanges*, op. cit., 138-161 et 162-176, pour les deux lettres concernant la polémique contre Pétrarque; Id., *Nicolas de Clamanges et Gérard Muchet : contributo allo studio dell'epistolario di Nicolas de Clamanges*, «Atti dell'Accademia delle Scienze di Torino» 1966, 138-191). En revanche, ses apports intellectuels, notamment en ce qui concerne le renouveau de la rhétorique en France, ont été largement étudiés : cf. D. Cecchetti, *Petrarca, Pietramala e Clamanges*, op. cit.; Id., *L'evoluzione del latino umanistico in Francia*, Paris 1986; Id., *L'elogio delle arti liberali nel primo Umanesimo francese*, «Studi francesi» 28, 1966, 1-14; Id., *Sulla fortuna del Petrarca in Francia : un testo dimenticato di Nicolas de Clamanges*, «Studi francesi» 32, 1967, 201-222; Id., *Florere - Deflorescere : in margine ad alcuni testi del primo Umanesimo francese*, in *Mélanges à la mémoire de Franco Simone*, 2 vol., Genève 1980, I, 143-155; Id., «*Sic me Cicero laudare docuerat*». *La retorica nel primo Umanesimo francese*, in *Préludes à la Renaissance*, op. cit., 47-105.

(30) Sur ces manuscrits, voir G. Ouy, *Simon de Plumetot (1371-1443) et sa bibliothèque*, in *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, 2 vol., Gand 1979, II, 353-381; Id., *Nicolas de Clamanges (ca. 1360-1437), philologue et calligraphe : imitation de l'Italie et réaction anti-italienne dans l'écriture d'un humaniste français au début du XV^e siècle, in Renaissance- und Humanistenhandschriften* (hrsg. von J. Autenrieth), Munich 1988, 31-50.

(31) Les quelques manuscrits qui nous sont restés de lui – parmi lesquels, les deux volumes de sa correspondance – étaient sans doute entreposés à la chancellerie royale. Cf. Jean de Montreuil, *Opera*, IV, 61-66.

(32) Paris, BNF lat. 14752.

(33) Il s'agit de Leiden, Voss. J.at. 4^o 128 et Paris, BNF lat. 14749. Sur le premier, cf. G. Ouy, *Nicolas de Clamanges (ca. 1360-1437)*, op. cit., 41-42; E. Ornato, *Les humanistes français*, op. cit., 29. Sur le second, G. Ouy, *Nicolas de Clamanges (ca. 1360-1437)*, op. cit., 41-44; E. Ornato, *Les humanistes français*, op. cit., 30-40.

que celle de son ami Montreuil : sa correspondance n'est certes pas dépourvue de citations classiques, mais celles-ci sont très minoritaires par rapport au bagage scripturaire et patristique. De plus, cette correspondance a fait l'objet d'une révision tardive, et lorsque nous avons la possibilité de comparer la version primitive et la version révisée, nous nous apercevons que les citations cicéroniennes sont systématiquement absentes de l'état primitif (34). Cette circonstance, bien entendu, ne peut que soulever des doutes sur les citations présentes dans les documents dont seule la version achevée nous a été transmise.

Ainsi, il semble évident que le déploiement de la culture classique, et notamment cicéronienne, de Clamanges, est d'une vingtaine d'année postérieure à celle de son ami. La nature de sa formation culturelle – il était bachelier en théologie – ainsi que les péripéties de sa vie et de sa carrière expliquent ce retard. Cela dit, il n'y a pas de doute que Clamanges a été de loin le meilleur écrivain en langue latine que la France ait connu jusqu'au milieu du XV^e siècle. C'était le seul, en fait, dont le style était réellement imprégné de classicisme et qui aurait pu rivaliser, sur ce plan, avec les humanistes italiens. La lecture et l'imitation de Cicéron sont bien entendu, dans son œuvre, au centre de ce renouveau des principes de la rhétorique, qu'il s'agisse de défendre le tutoiement et la franchise de ton lorsqu'on s'adresse aux puissants, de polémiquer contre les prescriptions de la rhétorique médiévale en ce qui concerne la description des personnes, de prôner les formules de salutation propres à l'épistolographie classique (35).

Pendant, l'effort accompli par Clamanges demeure confiné dans le domaine individuel : Clamanges, pour des raisons à la fois structurelles et personnelles, ne saurait être un adepte inconditionnel des nouveaux ferments culturels et, surtout, il refuse, dans les faits, d'en être l'ardent propagateur et de former des cercles lettrés autour de sa personne. En cela, il ressemble davantage à Pétrarque – orgueilleusement drapé dans sa propre supériorité, admiré certes mais, finalement, isolé – qu'à la nouvelle génération d'humanistes lombards et florentins qui s'emploie quotidiennement à diffuser les *studia humanitatis* et à préconiser l'imitation de leurs modèles.

Jean de Montreuil, au contraire, était tout à fait représentatif, comme nous allons le voir, de cette mentalité nouvelle. Dès le début, même à l'époque où il n'était qu'un jeune homme aussi enthousiaste que dépourvu de moyens, il place l'idéal d'éloquence au-dessus de tous les autres et la philosophie morale au-dessus de la philosophie spéculative. Dans le domaine de l'éloquence, le patrimoine culturel de l'antiquité constitue le modèle à

(34) Cf. D. Cecchetti, *Petrarca, Pietramala e Clamanges*, op. cit., 33-61.

(35) A ce sujet, cf. D. Cecchetti, «*Sic me Cicero laudare docuerat*», op. cit.

imiter sans réserve; dans le domaine de la philosophie, un capital d'appoint qu'on ne saurait négliger, puisqu'il n'est point incompatible avec la morale chrétienne. Dans les deux cas, Cicéron constitue le point de référence parfait puisqu'il représente au mieux aussi bien l'idéal d'éloquence que l'idéal de sagesse : Montreuil n'hésite pas à faire sien le jugement qu'en donne Lactance : *perfectus orator ac summus philosophus* (36) et ne craint pas d'affirmer, lorsqu'il écrit plusieurs fois à un ami italien au sujet d'un manuscrit de l'œuvre philosophique qui se trouvait à Bologne, que tout ce qu'il sait sur l'éloquence, c'est qu'il vénère Cicéron; c'est bien vrai, comme le veut Quintilien, que le fait d'aimer Cicéron constitue déjà un progrès certain dans l'art de la rhétorique (37).

Compte tenu de ces prémisses, on ne doit pas s'étonner de ce que Montreuil, ayant fait graver sur le portique de sa maison une dizaine de lois de Lycurgue, réagisse violemment contre son ami – le poète et traducteur Laurent de Premierfait (38) – qui lui avait reproché de mélanger le sa-

(36) *Ep.* 45, ligne 54.

(37) «*Si quid est enim quod usquam circa eloquentiam michi sapere datum fuit, hoc erit, quod veneror Ciceronem, ad Quintiliani relatum, dicentis : sciat se iam admodum in rethorica profuisse, cui Tullius placuit [Inst. orat. 10, 1, 112]*» (*Ep.* 155, lignes 21-24; *Opera*, I, 222-223).

(38) Ce personnage, mort comme Jean de Montreuil en 1418, a été longtemps connu surtout comme traducteur des œuvres de Boccace et du *De senectute* de Cicéron, mais il avait également acquis une certaine renommée en tant que poète latin (cf. sur ce point F. Picco, *Une épître inédite d'Antonio Loschi à Laurent de Premierfait*, «*Études italiennes*» n.s. 3, 1993, 241-253; F. Peano, *Giovanni Moccia e Laurent de Premierfait : problemi di stile e di linguaggio nel primo Umanesimo francese*, «*Studi francesi*» 70, 1980, 63-73). De son activité poétique il ne nous reste cependant que quelques pièces anonymes, récemment éditées (G. Ouy, *Poèmes retrouvés de Laurent de Premierfait. Un poète «engagé» au début du XV^e siècle*, in *Préludes à la Renaissance*, op. cit., 208-241). Son œuvre de traducteur est jusqu'à présent inédite, à une exception près (*Laurent de Premierfait's «Des cas des nobles hommes et femmes»*, Book I, éd. par P. M. Gathercole, Chapel Hill 1968), mais les manuscrits de ses traductions de Boccace ont été recensés et décrits (C. Bozzolo, *Manuscrits de traductions françaises d'œuvres de Boccace*, Padova 1973). La petite monographie que lui a consacrée H. Hauvette (*De Laurentio de Primofato qui primus Johannis Boccacii opera quaedam gallice transtulit in eunte seculo XV^e*, Paris 1903) ayant beaucoup vieilli, on consultera avec profit, pour ce qui est de sa biographie, R. C. Famiglietti, *Laurent de Premierfait : the Career of a Humanist in Early Fifteenth Century Paris*, «*Journal of Medieval History*» 9, 1983, 25-42. Sur son activité de traducteur, cf. G. F. Purkins, *Laurent de Premierfait, First French Translator of the Decameron*, «*Italian Studies*» 4, 1949, 22-36; P. M. Gathercole, *Laurent de Premierfait : the Translator of Boccaccio's De Casibus Virorum illustrium*, «*The French Review*» 27, 1954, 245-252; Id., *Fifteenth Century Translation : the Development of Laurent de Premierfait*, «*Modern Language Quarterly*» 17, 1956, 304-309. Pour son rôle dans le mouvement humaniste, cf. C. Bozzolo, C. Jeudy, *Stace et Laurent de Premierfait*, «*Italia medioevale e umanistica*» 22, 1979, 413-447 (C. Jeudy, *L'abrégé de la «Thébaïde» de Laurent de Premierfait*, 413-438; C. Bozzolo, *Le dossier «Laurent de Premierfait»*, 439-447); C. Villa, *Laurencius*, «*Italia medioevale e umanistica*» 24, 1981, 120-133; C. Bozzolo, *Laurent de Premierfait et Térence*, in *Vestigia. Studi in onore di Giuseppe Billanovich*, Roma 1984, 93-129; Id., *La lecture des classiques par un humaniste français : Laurent de Premierfait*, in *L'aube de la Renaissance. Actes du Colloque international à la mémoire de Franco Simone (Cham-*

cré avec le profane et, en définitive, de vouloir concilier deux mondes incompatibles. La position de Montreuil est tout à fait opposée : la philosophie de l'Antiquité a ouvert la voie à la Révélation, car elle nous a appris à rechercher la vertu et à rejeter le vice, et c'est bien cette philosophie-là qui a permis à l'humanité de fonder les règles de la société civile (39).

Or ce n'est pas un hasard si, pour appuyer ses dires, Montreuil prend à témoin deux passages des *Tusculanes* où Cicéron prononce un éloge passionné et inconditionnel de la philosophie (40). Il est intéressant, également, de noter que, dans une épître antérieure, Montreuil avait déjà cité — mais de deuxième main — l'un de ces passages, dans un même contexte d'exaltation de la philosophie morale : vraisemblablement il ne possédait pas encore les *Tusculanes* et en avait fait l'emprunt à Lactance (41). Cependant, dans ce premier document, le ton était assez différent : Montreuil insistait lourdement sur la subordination de l'étude de la philosophie païenne à sa conformité avec la doctrine chrétienne et ne manquait pas de railler à titre d'exemple, toujours sous l'influence de Lactance, les contradictions des philosophes païens au sujet du Bien souverain (42). La nuance est de taille : dans un premier temps, la culture païenne acquiert modestement un droit de cité seulement dans la mesure où elle n'entre pas en contradiction avec la Révélation (43); quelques années plus tard, dans l'esprit de Montreuil, elle a pleinement droit de cité parce qu'elle a contribué à en bâtir les fondations.

Puisque Cicéron, en tant que *perfectus orator ac summus philosophus*, représente — à une nuance près, la foi chrétienne! — l'idéal du *vir bonus dicendi peritus*, la vénération dont Montreuil l'entoure, elle, est sans nuance et n'admet pas de contestation. C'est ainsi que, lors d'une discussion avec des amis parisiens, il s'insurge avec véhémence contre son collègue milanais Ambrogio Migli qui avait osé accuser Cicéron de contradiction et n'avait pas hésité à prendre à témoin la célèbre épître que

bery-Turin, octobre 1986). éd. par D. Cecchetti, L. Sozzi et L. Terreaux, Genève-Paris 1991, 67-81; Id., *La conception du pouvoir chez Laurent de Premierfait*, in *Préludes à la Renaissance*, op. cit., 191-205.

(39) *Ep.* 30; *Opera*, I, 43-44, notamment lignes 31-45.

(40) *Tusc. disp.* 1, 64 et 5, 5.

(41) *Ep.* 45, lignes 49-52; *Opera*, I, 72. Ce passage est précédé d'une citation du *De officiis* (2, 6). Tous deux sont cités par Lactance et se trouvent assez proches dans le texte (*Divin. Inst.*, 3, 13, 11 et 3, 13, 15).

(42) « *Sed quia sine luce in tenebris ambulantes [Is. 50, 10] bonum ipsum ubi non erant querebant, nequaquam invenerunt. Illa, illa est fides nostra religioque christicola, que sola illud perfectissimum docet bonum...* » (*Ep.* 45, lignes 71-74; *Opera*, I, 72).

(43) « *...modo tamen tua hec instructio ac doctrina reguleur catholice ac revelationi Fidei submitatur, sine qua nichil apud me suaderent quotquot sunt fueruntque philosophi...* » (*Ibid.*, lignes 60-62).

Pétrarque lui avait virtuellement adressée(44). Faut-il souligner combien, à cette occasion, le parti pris de Montreuil en faveur de Cicéron fait ressortir moins la profondeur que les limites de sa culture humaniste? L'Antiquité latine semble être pour lui une toile sans relief, plus un retable d'autel devant lequel on s'agenouille qu'une réalité multiforme et complexe que l'on analyse et critique. Ce manque de recul est caractéristique du stade archaïque de l'humanisme, celui où l'avidité de découvrir de nouveaux témoignages précède le travail de réflexion historique approfondie. Mais de toute manière, il ne semble pas, pour tout dire, que la première génération des humanistes français ait pleinement profité de Tite-Live, des discours et de la correspondance de Cicéron, des épîtres de Plin-le-Jeune – qui pourtant lui étaient théoriquement accessibles – en tant que sources de l'histoire romaine : la connaissance historique du monde antique a toujours été négligée au profit de l'aspect rhétorique ou de l'aspect philosophique, et force est de constater que nos humanistes se sont bien volontiers contentés du matériel fourni par Orose. Cela dit, il faut ajouter que Montreuil n'avait certainement pas l'étoffe d'un Pétrarque, ni d'un Lorenzo Valla.

Autant le point de vue du prévôt de Lille sur le comportement politique de Cicéron semble en l'occurrence assez myope, autant son initiative de rassembler périodiquement ses amis lettrés autour de lui pour discuter des questions qui avaient trait à l'éloquence apparaît tout à fait d'avant-garde. Ces amis – il importe de le noter – étaient essentiellement des théologiens : citons Jean Gerson, le chancelier de l'Université(45), et Jean

(44) Ep. 132; *Opera*, I, 194-196.

(45) Ce personnage – dont l'œuvre complète a été récemment éditée (bien qu'il ne s'agisse pas d'une édition véritablement critique; cf. Jean Gerson, *Œuvres complètes*, Introduction, texte et notes par Mgr P. Glorieux, 10 vol., Paris-Tournai 1960-1973) est trop connu pour que l'on songe ici à fournir un aperçu, même très partiel, de la bibliographie le concernant. Je me bornerai donc à rappeler les travaux ayant trait à ses penchants humanistes : A. Combes, *Gerson et la naissance de l'Humanisme, notes sur les rapports de l'histoire doctrinale et de l'histoire littéraire*, «Revue du Moyen Age latin» 1, 1945, 259-284; Id., *Jean de Montreuil et le chancelier Gerson*, op. cit.; G. Ouy, *La plus ancienne œuvre retrouvée de Jean Gerson : le brouillon inachevé d'un traité contre Juan de Monzon (1389-90)*, «Romania» 83, 1962, 433-492; Id., *La Deploratio super civitatem aut regionem que gladium evaginavit super se (manuscrit unique : Paris, B.N. lat. 2049). Gerson est-il l'auteur de ce texte anonyme sur les massacres de juin 1418 à Paris?*, in *Miscellanea André Combes*, 2 vol., Roma 1967, II, 351-387; Id., *Gerson, émule de Pétrarque. Le Pastorium Carmen, poème de jeunesse de Gerson, et la renaissance de l'églogue en France à la fin du XIV^e siècle*, «Romania» 88, 1967, 175-231; Id., *L'humanisme du jeune Gerson*, in *Genèse et débuts du Grand schisme d'Occident (Actes du Colloque d'Avignon, septembre 1978)*, Paris 1980, 255-268; G. M. Roccati, *Note a proposito delle poesie latine di Jean Gerson*, «Studi Francesi» 65-66, 1978, 341-349; Id., *A propos de la tradition manuscrite de l'œuvre poétique latine de Gerson : les manuscrits Paris, B.N. lat. 3624 et 3638*, «Revue d'Histoire des Textes» 10, 1980, 277-304; Id., *Recherches sur les poèmes contenus dans les Tractatus de canticis de Gerson*, «Le Moyen Français» 8-9, 1983, 149-182; Id., *Gerson e il problema dell'espressione poetica : note su alcuni temi e immagini ricorrenti nelle poesie latine*, «Studi Francesi» 77, 1982, 278-285; Id., *Aspetti una-*

Courtecuisse qui deviendra plus tard évêque de Genève(46). Aux côtés de Montreuil, Ambrogio Migli joue avec beaucoup d'entrain le rôle à la fois de provocateur et de faire-valoir. Très loin de Paris, Nicolas de Clamanges – qui venait de quitter le collège de Navarre pour entrer au service de la chancellerie pontificale avignonnaise – devait, selon les vœux de Montreuil, arbitrer les débats. L'a-t-il fait? Nous l'ignorons.

Au milieu de ces discussions, Cicéron est omniprésent, tantôt comme juge suprême, tantôt comme sujet de controverse. Juge suprême : lorsqu'Ambrogio Migli proclame qu'il est inutile, pour celui qui aspire à la perfection dans l'art de l'éloquence, d'étudier les poètes, c'est Cicéron – et plus précisément les *Tusculanes*, le *De amicitia*, et surtout le *Pro Archia* – qui se chargent d'affirmer la parfaite compatibilité entre poésie et éloquence, et même le fait que la poésie est elle-même une forme d'éloquence(47). Sujet de controverse : n'est-ce pas Cicéron (c'est toujours Ambrogio Migli qui parle) qui, dans le *De inventione*, taxe de piètre et nuisible citoyen celui qui négligerait l'exercice de la raison et l'accomplissement de ses devoirs civiques pour se consacrer entièrement à l'étude de la rhétorique? Donc, puisque l'orateur doit être moralement bon et que les hommes sont foncièrement mauvais, ne s'ensuit-il pas que l'éloquence est une qualité nuisible et que par conséquent Cicéron a été lui-même une contradiction vivante? A ce syllogisme – qui n'est pas sans rappeler, à certains égards, les disputes scolastiques – Montreuil répond en citant deux passages du *De oratore* où Cicéron proclame que la rhétorique est utile non seulement à celui qui la pratique mais à la communauté sociale toute entière, et que cette activité ne peut fleurir que dans les Etats où le peuple est libre et où règne la paix sociale(48). Cette opposition entre le *De inventione* et le *De oratore* est loin d'être anodine : elle reflète la méfiance de la culture humaniste à l'égard de l'approche trop théorique et schématique de l'*ars dictaminis* qu'on pratiquait dans le *cursus* scolaire, et son

nistici dell'opera poetica latina di Jean Gerson in Protrepticon, a cura di S. Prete, Milano 1989, 117-124; Id., *Humanisme et préoccupations religieuses au début du XV^e siècle : le prologue de la Josephina de Jean Gerson*, in *Préludes à la Renaissance*, op. cit., 107-122.

(46) Sur ce personnage, cf. A. Coville, *Recherches sur Jean Courtecuisse et ses œuvres oratoires*, «Bibliothèque de l'Ecole des Chartes» 65, 1904, 469-529. Courtecuisse nous a laissé un recueil autographe de sermons qui a été partiellement édité (cf. *L'œuvre oratoire française de Jean Courtecuisse*, éd critique par G. Di Stefano, Torino 1969 et Id., *L'opera oratoria di Jean Courtecuisse*, in *Miscellanea di studi e ricerche*, op. cit., 93-164), ainsi que la traduction d'un traité de Martin de Braga attribué à Sénèque (*Seneque des .III. vertus. La «Formula honestae vitae» de Martin de Braga (Pseudo-Sénèque) traduite et glosée par Jean Courtecuisse (1403)*, étude et éd. critique par H. Haselbach, Bern 1975). Courtecuisse possédait une riche bibliothèque dont l'inventaire a été publié par H. Omont (*Inventaire des livres de Jean Courtecuisse*, «Bibliothèque de l'Ecole des Chartes» 80, 1919, 109-120).

(47) *Ep.* 129; *Opera*, I, 189-191.

(48) *Ep.* 130; *Opera*, I, 191-193.

adhésion à un panorama beaucoup plus riche et complexe où le centre de l'attention est moins le discours que la personnalité même de l'orateur. Ce n'est pas pour rien que Montreuil s'efforce de diffuser ce texte dans son entourage et, sur le point de le prêter à un ami, regrette de l'avoir depuis longtemps chez lui sans avoir eu le temps d'en approfondir la lecture(49).

La dévaluation plus ou moins implicite des traités rhétoriques de base, jusqu'alors presque exclusivement privilégiés dans la formation des étudiants en arts, s'inscrit dans la droite ligne des options qui avaient été celles de l'humanisme naissant et que nous retrouvons dès 1384 chez le jeune Montreuil : l'étude de la théorie, tout en demeurant indispensable, est moins importante que la pratique de l'éloquence; pratique aussi bien passive – la lecture des monuments de l'éloquence, non seulement antique, mais aussi récente ou contemporaine – qu'active : l'exercice de l'écriture. Seulement, pour que l'on puisse écrire en s'efforçant d'imiter les Anciens, il faut pouvoir lire leur œuvre; et pour pouvoir lire leur œuvre, il faut que celle-ci puisse être à la disposition de tous les lecteurs potentiels. Tel est donc le sens de l'activité inlassable déployée par Jean de Montreuil dans sa quête des textes classiques en général, de Cicéron en particulier et de ses discours en tout premier lieu; et telle est donc la clé de sa spécificité dans la première génération des humanistes français. De par son aptitude à parcourir les réseaux culturels et de par les facilités offertes par sa profession qui le mettait nécessairement en contact avec ses homologues étrangers, le prévôt de Lille était le seul, en France, à avoir à la fois l'envie et la possibilité de pourchasser les manuscrits des classiques dans l'Europe entière.

Mais cela ne suffisait pas. Pétrarque et Salutati, déjà, avaient fonctionné comme de puissants récepteurs qui avaient concentré dans leur bibliothèque les plus beaux fleurons de la culture antique. Malheureusement, du moins de leur vivant, ils n'avaient pu – ou ils n'avaient pas voulu – fonctionner comme des réémetteurs : le patrimoine culturel qu'ils avaient arraché avec tant de peine à l'oubli leur appartenait en propre et ils le distillaient avec parcimonie. Il a fallu attendre la génération suivante pour que l'«humanisme naissant» devienne l'«humanisme conquérant» et parte à l'assaut des citadelles du savoir. En ce sens, la rédaction par Loschi d'un commentaire des discours de Cicéron était un acte culturellement révolutionnaire.

Nous pourrions multiplier les exemples de cette attitude «ouverte» chez Jean de Montreuil qui quémandait très loin pour obtenir des «trésors

(49) *Ep.* 49; *Opera*, I, 78-79.

inconnus» et n'hésitait pas, ensuite, à les diffuser autour de lui. Ayant reçu d'Italie Plaute, Vitruve, Caton et Varron, il s'empresse de les offrir à son correspondant pour qu'il en fasse profiter un grand collège parisien (50); et lorsqu'il s'adresse en Avignon pour obtenir un volume qui contenait la plupart de l'œuvre philosophique et quelques discours de Cicéron, il proclame avec fierté que cet envoi viendrait enrichir non seulement sa propre bibliothèque, mais la ville de Paris toute entière (51).

Ce faisant, il savait bien, malgré tout, qu'il aurait à lutter âprement, au sein de son entourage professionnel – dans un milieu où la langue officielle était désormais le français (52) – qu'en dehors, sinon contre les théologiens en tant que tels, du moins contre des traditions universitaires bien enracinées qui laissaient peu de place à la pratique de l'éloquence.

Deux épisodes illustrent bien l'activité déployée à l'intention des théologiens. Dans le premier, Montreuil ne se trouve pas explicitement impliqué, mais on ne voit comment il aurait pu y être étranger. Un manuscrit des *Verrines* ayant appartenu au collège de Sorbonne (53) porte une souscription montrant qu'il avait été donné à cet établissement par le secrétaire du duc de Milan Andrea Arese pour être entreposé dans la *magna libraria*. Comme on le voit, le donateur n'est autre que le personnage qui avait joué le rôle d'intermédiaire au moment où Montreuil souhaitait entrer en relation avec Antonio Loschi. Nous sommes donc ramenés à la période 1396-1397. La présentation graphique et ornementale de ce volume est typiquement parisienne et le texte pourrait bien être une copie du manuscrit du XII^e siècle qui se trouvait déjà à la Sorbonne et qu'avait légué au collège Gérard d'Abbeville. Mais le don d'Andrea Arese ne constituait pas un doublon inutile; en effet, le manuscrit de Gérard d'Abbeville ne se trouvait pas dans la *magna libraria*, mais dans la *parva*; ouverte au prêt pour les membres du collège. Les volumes de la *magna libraria*, eux, étaient enchaînés et devaient donc rester sur place à la disposition des maîtres, des étudiants et, vraisemblablement, des savants autorisés à les consulter. Si l'on songe au fait qu'à peu près à la même époque on voit apparaître deux manuscrits des discours cicéroniens – l'un dans la *magna* et l'autre dans la *parva libraria* (54) – il est évident que l'on a affaire à une opération orga-

(50) *Ep.* 157; *Opera*, I, 224-225.

(51) *Ep.* 151; *Opera*, I, 218.

(52) Montreuil ne manque pas de se plaindre explicitement de cette situation : *Ego vero his in vulgaribus missivis scriptionibus solum versor, que si Tullii aut priscorum cuiuspiam quoquo pacto fabricari redolerent aut etiam sincathegorema poneretur insuetum, barbaries diceretur a nostris superioribus protinus ac poema eregione* (*Ep.* 48 [bis], lignes 13-16; *Opera*, I, 76).

(53) Paris, BNF lat. 16674.

(54) Paris, BNF lat. 16226 et 16228.

nisée, destinée à renforcer la place des classiques dans l'une des plus grandes bibliothèques parisiennes. Et cela s'explique : normalement, les bibliothèques des collèges s'enrichissaient par le jeu naturel des legs testamentaires et, puisqu'il fallait attendre la mort du possesseur, ne pouvaient être immédiatement représentatives de l'actualité culturelle la plus marquante.

Le deuxième épisode reflète plus directement l'action de Jean de Montreuil visant à persuader le milieu des théologiens de la primauté de l'idéal d'éloquence. S'adressant à son ami Guillaume Fillastre – alors doyen du chapitre de Reims, plus tard cardinal de Saint-Marc(55) – il affirme résolument que la *sermocinatio* (à savoir l'activité homilétique) – qui constitue selon lui la finalité même de la faculté de théologie – est inopérante sans la connaissance des règles de la rhétorique et de l'éloquence. Il invite donc son correspondant à abandonner l'étude des arts du *quadrivium* qu'il affectionnait particulièrement et qui, ne visant que le plaisir, ne contribuent pas à l'amélioration de l'esprit, pour embrasser l'étude de la rhétorique et des auteurs anciens, de Cicéron en premier lieu. L'enjeu – conclue-t-il – est de taille : il serait possible, en exerçant un pouvoir de persuasion sur ceux qui détiennent les rênes du pouvoir, d'influer favorablement sur la situation politique du pays qui, en ce moment, est on ne peut plus mauvaise(56).

Il apparaît ainsi clairement que, pour Montreuil, l'exercice de l'éloquence, lorsqu'il est accompagné de la sagesse, peut représenter une arme efficace et redoutable; et de fait, les chroniques de son époque ne cessent pas de souligner l'impact de certains grands sermons prononcés devant la cour par de grands prédicateurs – tel Jean Gerson (que le prévôt de Lille indique précisément comme exemple à Fillastre) ou Jacques Le-grand. Comme on le voit, le prévôt de Lille n'avait pas oublié, vingt ans après le siège qu'il avait subi à Arezzo – ou plutôt, le siège qu'il avait lui-même fait subir à Salutati – la victoire avignonnaise de Pétrarque et l'échec des ambassadeurs français.

Nous savons que Guillaume Fillastre suivit le conseil de Jean de Montreuil, sinon dans la pratique de l'éloquence, du moins dans la fréquentation des auteurs de l'Antiquité. En effet, lors de son long séjour à Constance à l'occasion du concile, il fit exécuter et transmettre au chapitre

(55) Ce personnage mériterait assurément une étude approfondie, étant donné le rôle qu'il a joué dans la transmission des textes classiques en France en faisant exécuter de nombreux manuscrits pour la bibliothèque du Chapitre de Reims à l'époque du Concile de Constance (voir plus loin).

(56) *Ep.* 169; *Opera*, I, 258-259.

de Reims toute une série de manuscrits d'auteurs classiques (ou de nouvelles traductions humanistes de philosophes grecs) parmi lesquels Cicéron figure à la meilleure place : les discours – parmi lesquels les deux trouvailles les plus récentes qui venaient tout juste de parvenir à Constance – les *Verrines* et les *Philippiques*, l'œuvre philosophique, le *De oratore*. Nous ignorons quel était le but précis de cette opération mais, dans la mesure où les volumes avaient été transcrits expressément pour la bibliothèque du chapitre – et non pas légués – comme le faisaient normalement les chanoines, il semble difficile de supposer que Fillastre n'ait eu simplement à cœur que d'accroître le niveau culturel de ses confrères : on doit plutôt se demander si l'opération n'était pas liée à la perspective d'apporter des changements dans le *cursus* des études et, plus particulièrement, à la formation des élèves de l'école capitulaire (57).

Quoi qu'il en soit, force est de constater que les tentatives de Montreuil et de Fillastre n'eurent guère de succès : la greffe de la culture humaniste sur la transmission institutionnelle du savoir n'eut lieu, en France, que quelques dizaines d'années plus tard. Les causes de cet échec – et il faut appeler «échec» non pas le fait que la flamme de l'humanisme se serait définitivement éteinte, mais le fait qu'il n'y a pas eu de continuité culturelle entre les générations – sont bien sûr en bonne partie conjoncturelles – la crise effroyable qu'a vécue la France dans le deuxième quart du XV^e siècle et le sort tragique qui a frappé les tenants les plus actifs de la nouvelle culture – mais aussi, et peut-être surtout, structurelles : la toute-puissance de la théologie à l'Université de Paris et les pesanteurs qui en découlaient ; le peu de sensibilité des milieux juridiques et des chancelleries – désormais astreintes à l'usage de la langue vulgaire – à la pratique de l'éloquence ; une classe dominante peu encline à encourager l'émergence d'une nouvelle conception de la société et de l'éducation.

Ce qui frappe dans la première génération des humanistes français, c'est tout autant la vigueur et le caractère d'avant-garde de l'activité de ceux qui visaient à se réapproprier les textes de l'Antiquité que la faiblesse de leur nombre, la rareté des écrits et l'absence d'une pensée cohérente et organisée. Bouleverser la formation des étudiants en introduisant, à côté des œuvres théoriques, la lecture commentée des grands monuments de l'art oratoire, voilà une fort louable intention. Mais qui, dans la France du début du XV^e siècle, aurait été capable d'organiser dans la pratique cette mutation ? Une seule personne possédait à la fois l'autorité et le bagage

(57) Sur les manuscrits de Fillastre, cf. E. Orato, *Les humanistes français et la redécouverte des classiques*, op. cit., 20-23 ; C. Jeudy, *La bibliothèque cathédrale de Reims, témoin de l'Humanisme en France au XV^e siècle*, in *Pratiques de la culture écrite en France au XV^e siècle. Actes du Colloque international (Paris, 16-18 mai 1992)*, 73-89.

culturel et stylistique nécessaire pour mener à bien une telle entreprise : Nicolas de Clamanges. Or, en novembre 1397, celui-ci, brouillé avec la faction la plus extrémiste de l'Université, quittait Paris et le collège de Navarre pour entrer au service de la chancellerie pontificale. Jean de Montreuil ne put à cette occasion qu'exprimer ses regrets les plus cuisants, et par la suite toutes ses tentatives pour faire revenir son ami – que les princes étaient d'ailleurs prêts à payer simplement pour qu'il écrive ce qu'il lui plaisait – se soldèrent par un échec. A cause de son caractère très réservé et de sa fidélité au pape avignonnais qui le desservait auprès des milieux universitaires, Clamanges refusa pendant de longues années de résider dans la capitale; au *negotium* tumultueux de la ville, il préférait de loin l'*otium* tranquille de la campagne. Quand il se décida enfin à revenir, au moment où Paris était occupé par les Anglais, c'était bien trop tard : ses meilleurs amis étaient morts et, parmi les jeunes, il n'y avait plus grand monde pour l'écouter.

Et je conclurai par une image qui me semble bien résumer la situation respective de l'humanisme italien et français à la fin du XIV^e siècle. Ces deux cultures naissantes peuvent être comparés à deux jumeaux nourris au même sein – celui de l'Antiquité classique. Tous deux semblaient bien portants et jouaient souvent ensemble, tout en se chamaillant de temps en temps; tous deux se délectaient du lait mielleux de l'éloquence cicéronienne qu'ils allaient parfois chercher fort loin et aux endroits les plus cachés. Tous deux semblaient pouvoir grandir, se développer puis imposer sans à coups leur autorité. Seulement, voilà : l'un des deux était affecté d'un vice constitutionnel qui le rendait incapable de transformer sa nourriture en énergie; aussi, pendant longtemps, est-il demeuré tout petit et souffreteux.